

Recherches sociographiques



Robert RUMILLY, *Histoire de la province de Québec. V : Louis Riel*

Nive Voisine

Volume 15, Number 2-3, 1974

La sociologie au Québec

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/055658ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/055658ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Voisine, N. (1974). Review of [Robert RUMILLY, *Histoire de la province de Québec. V : Louis Riel*]. *Recherches sociographiques*, 15(2-3), 350–351.
<https://doi.org/10.7202/055658ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

divers et les moins conciliables. Il nous semble que c'est surtout à une réflexion de cet ordre que le livre convie utilement les chercheurs.

Quel est en effet le poids de la culture? Qu'est-ce qui suscite ici telle religion, là telle esthétique? Comment naissent, se maintiennent, s'altèrent et déclinent les croyances, les valeurs, les goûts, les théories, les images, les idéologies? Quel est donc le statut de la pensée et du discours? Et derrière les significations explicites qu'il véhicule, de quels sens cachés, de quels contenus implicites sont encore chargés, comme à leur insu, le discours lui-même et les formes qui le recouvrent? Premier ordre de questions.

À l'opposé, quel est le ressort du mouvement social, quelle est son autonomie, sa cohésion, sa finalité? Selon une perspective marxiste, quelle est la part respective de l'idéologie, de la classe et de l'appareil productif dans le changement social? Et la combinaison étant trouvée, à quel type de mutations, à quelle durée la réserve-t-on: au temps long, au temps court? aux événements, aux structures? Questions ouvertes.

... Que Jean-Paul Bernard, avec prudence, se garde bien de bousculer. À ce propos, on aimera ses brèves mises au point, ses réserves qui en disent long et qui ont le mérite de prévenir le lecteur contre des exégèses hâtives, un peu abruptes, des textes marxistes. Ainsi, sur la trop célèbre « détermination en dernière instance », sur la fonction de l'idéologie et ses appuis historiques, l'auteur s'efforce de réintroduire la complexité et le doute dans des schémas trop clairs et trop assurés et parvient à suggérer sinon le sens, du moins un sens possible du modèle marxiste: celui qui a troqué ses rigueurs doctrinales contre de remarquables aptitudes opératoires et qui se donne comme un cadre d'analyse extrêmement souple et cohérent. On regrettera que tout cela soit seulement esquissé et il faut reconnaître qu'en la circonstance, il n'en pouvait guère aller autrement: souhaitons que Jean-Paul Bernard trouve l'occasion prochaine d'un exposé plus élaboré.

Voilà donc les problèmes brièvement soulevés et la discussion amorcée. L'histoire des idéologies a précédé chez nous l'histoire sociale et, d'une certaine manière, lui a suggéré ses pistes — par exemple, la reconstitution d'une pensée monolithique a pu naturellement conduire à enquêter sur la structure du pouvoir et sur les rapports sociaux tout à fait particuliers qu'elle recouvrait. La voici qui renoue lentement avec les groupes sociaux, les institutions, les conflits, les enjeux, toute la fraîcheur et la richesse du mouvement social. Suivons-la et attendons les réponses qui, ça et là, dans le cadre d'enquêtes individuelles et collectives, s'élaborent. Du côté du Groupe de recherche sur la société montréalaise d'abord, où Jean-Paul Bernard, avec quelques collègues, a en quelque sorte joint le geste à la parole; mais de tous autres côtés aussi où anciens et nouveaux, comme dans un second souffle et dans un esprit de concertation et d'échanges sans précédent, poursuivent concrètement la réflexion.

Gérard BOUCHARD

*Département des sciences humaines,
Université du Québec à Chicoutimi.*

Robert RUMILLY, *Histoire de la province de Québec. V: Louis Riel*, Montréal, Fides, 1973, 315 p. (Réimpression de l'édition de 1941.)

Le centenaire de la première résistance métisse dans l'Ouest n'a guère inspiré les écrivains québécois. Sauf dans un roman et la traduction d'un ouvrage de langue anglaise, Louis Riel a été oublié par nos intellectuels. Et ce n'est pas le livre de M. Robert Rumilly qui va corriger cette lacune.

Même si le cinquième tome de l'*Histoire de la province de Québec* est sous-titré *Louis Riel*, le héros métis demeure un personnage secondaire dans le récit. Fidèle à sa méthode, M. Rumilly fait la chronique du Québec pendant les années 1885, 1886, 1887 et une partie de 1888. L'année 1885 est celle du deuxième soulèvement des Métis, de l'expédition militaire au Nord-Ouest et de l'exécution de Louis Riel; l'auteur raconte donc abondamment ces faits et s'attache à décrire minutieusement les conséquences politiques du « gibet de Régina ». La création du parti national et surtout

l'avènement au pouvoir d'Honoré Mercier servent de trame à la chronique de l'année 1886. Enfin, le dernier chapitre relate les grandes mesures du début du gouvernement Mercier (1887-1888) et les tribulations qui continuent à secouer le pays.

Même après plus de trente ans l'ouvrage se lit bien. M. Rumilly a un don spécial pour camper ses personnages ou décrire avec pittoresque des situations complexes. Utilisant abondamment les journaux, complétant son information auprès de témoins de valeur, le chroniqueur apporte des éléments nouveaux (au moins en 1941) et suscite ainsi un intérêt qui faiblit rarement. Au besoin, quand les problèmes sont trop compliqués, M. Rumilly prend des raccourcis qui sont forcément réfringents sans être trop déformants; la vérité historique en souffre un peu, mais l'intérêt des lecteurs y gagne beaucoup. Ce qui peut expliquer le succès de cette histoire-fléuve.

Cette expression n'est pas péjorative, puisque M. Rumilly lui-même compare l'histoire à un fleuve « dont le cours, calme, tumultueux, élargi, contracté, dessine des méandres — mais avance toujours ». Bien plus, il profite de cette image pour annoncer sa conception historique. Voulant « reconstituer l'histoire de la province de Québec dans sa réalité, dans sa complexité, dans sa vie », il essaie de présenter une synthèse de tous les éléments (politiques, économiques, religieux...) qui s'enchevêtrent et s'influencent les uns les autres. Mais pour lui garder ce caractère vital, — « J'ai tâché de ressusciter la vie », écrit-il —, il se refuse à faire le tri de ses matériaux et à composer une histoire ordonnée. « Mais c'est l'histoire qui compose », dit-il encore. D'où cette allure de chronique qu'ont prise les quarante-et-un volumes de l'*Histoire de la province de Québec*.

Il faut donc juger l'œuvre de M. Rumilly à partir de ce qu'il a voulu faire. Et qu'il a clairement exprimé dans une préface à la troisième édition du tome I de son *Histoire*. (En passant, il faut s'étonner que les Éditions Fides n'aient pas cru bon de reproduire ce texte au début de leur réimpression.) De ce point de vue, une bonne partie des tomes de l'*Histoire* — ceux qui traitent du XIX^e siècle, et notamment le tome V analysé ici — sont une réussite, mais, à mesure que la vie du Québec devient plus complexe et que les problèmes et les sources de renseignements se multiplient, la méthode n'est plus à la hauteur de la tâche et elle conduit à la confusion et à l'ennui. Cette même méthode, appliquée à la biographie, avait déjà produit le même échec; et le *Duplessis* de M. Rumilly, sans doute le plus mal fait et le plus ennuyeux de ses volumes, en est une preuve parfaite. Enfin, je ne puis m'empêcher de souligner que c'est une conception bien vieillotte de l'histoire et qu'elle cadre assez peu avec le renouveau des sciences humaines.

Somme toute, la lecture du tome V de l'*Histoire de la province de Québec* s'avère intéressante, mais je ne puis que regretter que les éditeurs aient choisi la voie la plus facile en reproduisant, sans le corriger ni l'augmenter, le texte de 1941. On a peut-être manqué l'occasion de faire de cette chronique une véritable histoire du Québec. Sans doute que les impératifs économiques ont comme toujours primé les besoins scientifiques!

Département d'histoire,
Université Laval.

Nive VOISINE

Robert RUMILLY, *Maurice Duplessis et son temps*, Montréal, Fides, 1973; tome I: 1890-1944, 722 p., tome 2: 1944-1959, 747 p. (Vie Canadienne.)

Largement controversé de son vivant, Maurice Lenoblet Duplessis le fut tout autant après sa mort; si le premier geste de son successeur fut de faire voter un budget pour lui élever une statue, il devint rapidement, après 1960, un personnage qu'on assimila volontiers à une période de « grande noirceur » dans l'histoire du Québec. Quinze ans après son décès, celui qui domina la scène politique québécoise pendant plus de vingt-cinq ans, fascine encore. À peu d'intervalle, on vient de remettre sur le marché *Le vrai visage de Duplessis* de Pierre LAPORTE, (Montréal, Éditions de l'Homme, 1960, 140 p.) et de traduire *The Chief* de Leslie ROBERTS (*Le Chef*, traduit par Jean Paré, Montréal,